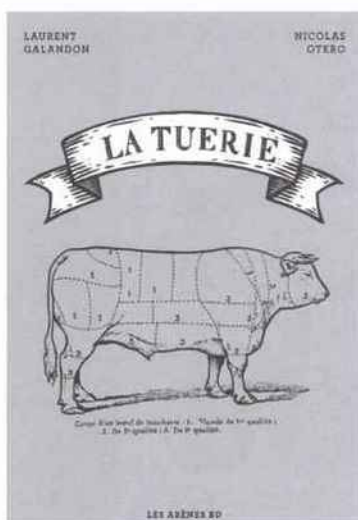


Boucherie



La tuerie,
Galadon, Otero.
Ed Les Arènes,
144p. 20 euros.

Sortie de taule, boulot de merde. Yannick s'embauche en intérim dans un abattoir de campagne. Un lieu mortifère par définition, lieu de douleur, de par la souffrance au travail pour les salariés et l'angoisse avant la mise à mort des bestiaux abattus, puis massacrés, les carcasses débitées à la disqueuse. Les deux souffrances vont de pair, la dureté du travail et l'oppression hiérarchique brutale poussant à se défouler sur le bétail pour détourner la rage féroce vers des victimes qui ne relèvent pas de la cour d'assises. Un couteau affûté comme un rasoir à la main toute la journée, quand on est sous pression, ça peut risquer de donner comme des envies de meurtre. La souffrance animale prolongement du mal-être des ouvriers. Ces salariés optent pour le profil rentré, taiseux,



manière d'enfourer la résignation. Le management se montre cynique, violent, manipulateur. Les rapports sociaux, l'exploitation, le travail ordinaire, la précarité, les comportements de chacun, baigné dans le sang quotidien. Le contremaitre pousse au virilisme et au rendement, il faut tenir la cadence, pas de sensiblerie ni de signe de faiblesse. La force brute s'exerce aussi contre les fachos qui emmerdent le collègue arabe. Jusqu'à la vengeance solidaire après la ratonnade de leur pote. Force brute encore, contre celui qu'on soupçonne d'être un antiséciste infiltré pour témoigner de l'horreur du traitement des animaux. Rien n'est simple. Les prolos de la viande expriment aussi une certaine fierté professionnelle alliée au souci du travail bien fait, même s'ils savent que ce n'est pas un boulot propre et que certains rêvent de s'en échapper. Georges Bataille voyait dans l'abattoir l'incarnation d'une civilisation dont l'économie repose sur le crime. C'est aussi l'angle mort de la filière de la viande, entre l'image bucolique des vaches au pré, côté éleveur, et la pièce de boucherie dans l'assiette, versant gastronomie.

Il ne manque à cette histoire de papier que l'odeur de l'anxiété, les relents de

la mort permanent et l'aigreur de la sueur, les relents âcres des tripailles et de l'hémoglobine giclant, coulant à flots. Le récit ne se concentre pas sur une critique des abattoirs. L'ex taulard intérimaire tombe amoureux de la vétérinaire qui contrôle les conditions sanitaires d'abattage, mais qui s'avère compromise avec la direction de l'abattoir qui a ses petits secrets et ses pratiques douteuses. Le préfet aussi ferme les yeux quand il faut. La presse locale pareil. Rien n'est très propre. Et puis il faut sauvegarder l'emploi, sans relever les bavures. Au fil de l'histoire et des couteaux de découpe, le rouge sang gagne sur la grisaille. L'antiséciste infiltré n'est pas celui qu'on pense. Et l'ex-taulard n'est pas là par hasard. Pourquoi veut-il travailler à la tuerie, l'atelier le plus rude et le plus redouté de l'abattoir, là où a travaillé son frère disparu ? Le lieu des mises à mort... Il enquête, pose discrètement des questions. Quel est le passé enfoui de son frère qu'il veut exhumer, quel est donc ce compte qu'il cherche à régler ? La chronique sociale se teinte de thriller, tout en tensions. Le dessin sobre, à peine ombré, s'attache aux personnages, et va à l'essentiel, comme on filme en plans rapprochés, sans concessions. ●